

Dominique Drouin

-*-

Digne de salon ?

Pastiche

« Ce jeune homme est épatant, je vous assure. Tenez, en voici un petit morceau très réussi. Ça parle de cimetière, de croix qui s'entrecroisent dans la perspective, de transis je crois, ou de gisants, enfin je ne sais plus, mais c'est tout à fait bien rédigé, ahanait Mme Josse qui, décroisant ses jambes et se penchant vers la droite tout en restant assise, tendait une feuille à Mme Dale.

– Non, ne bougez pas !.. dit celle-ci en se levant pour atteindre l'offrande. Pourquoi ne l'inviterions-nous pas au salon ?

– Oh, n'y pensez pas, Eliane ! Vous allez voir, c'est trop vert, presque acide, et il n'a pas encore de livre. Mais on en attend un, n'est-ce pas ? » fit

Mme Josse en se tournant *in extremis* vers moi qui, en face d'elle, repris un peu d'existence, occultée depuis que j'étais l'objet, en quelque sorte absent, de leur conversation, dont je respectais chaque silence entendu, signalé par la figure presque liturgique du lever de coude : Mme Josse avalait alors son thé – ce qui faisait passer sur sa gorge le soulèvement d'une vague délicieuse, comme celles qui remontent le reflux marin – et reposant sa tasse : « Quand il nous l'aura fait, à ce moment-là, je ne dis pas... », conclut-elle, sur le ton dont on accompagne l'affectueux pincement de joue qu'on fait à un enfant prometteur. Mais j'eusse été fort naïf de me réjouir de ses compliments, en réalité flatteries plutôt qu'éloges, comme on le verra plus tard.

« Vous avez raison, et ça ne colle pas au thème, mais pas du tout, concéda Mme Dale qui, après l'avoir lu, s'était relevée pour donner le papier – lequel, tel le témoin dans une course de relais, allait passer de main en main – à Mme Mire. Notre ami est trop moderne... en tout cas, trop actuel ! » ajouta-t-elle en me toisant avec un fin sourire.

Elle s'était tout fraîchement intéressée à la France du 19^{ème} siècle, puisque c'était le thème du prochain salon du livre de Digne-les-Bains. Mais

l'ayant absorbée trop vite et sans réel appétit, l'Histoire lui pesait désormais comme une chose indigeste qu'elle assimilait mal. Elle se plaignait de la complexité chronologique post-révolutionnaire et, entre Louis XVIII et Louis Philippe – quand, par une sorte de capillarité onomastique, elle ne remontait pas jusqu'à Philippe Auguste –, entre le saut du XVI (le Décapité) au XVIII (le frère du Décapité !), entre les vagues impériales, elle avouait sa confusion dans les règnes au point de les croire soit se chevauchant, soit inexistantes – le trône de France laissé vacant, la nation sans politique –, soit encore se superposant complètement dans un appareil à deux monarques – comme on en voit dans certains systèmes d'étoiles –, l'un fût-il simple figurant, sorte de roi émérite ou bien empereur d'opérette. Elle se promit d'ailleurs de trancher bien vite ce point de savoir, du I ou du III, quel Napoléon était passé ici, à Digne.

– Mais c'est ffffformidable, s'écria Mme Mire, abusant de fricatives comme pour accuser la gourmandise avec laquelle elle venait de lire ce petit texte de moi, qui n'avait pourtant rien de réjouissant pour le palais. J'admets que c'est un peu funèbre, mais c'est charmant. On pourrait tout de même le faire passer dans la gazette de la

municipalité. Ou, à défaut, dans notre feuille de chou, après tout, je peux bien faire ça ! proposa-t-elle, en rédactrice en chef qu'elle était du bulletin associatif, sa bouche restant ouverte comme pour recevoir la becquée d'une réponse, qui ne venait pas. Non ?.. J'en serais ravie ! Il faut qu'il parade, notre aiglon !

– Oh, excluez ça, Nicole, personne ne lit ces torchons, vous le savez mieux que moi. Ce serait le jeter en pâture à des cochons ! Ce n'est pas que je veuille rompre des lances avec vous, mais il faut un plus fin papier à ce jeune homme ! » finit par dire notre hôtesse, avec un débit qui ne souffrait aucune interruption.

On toqua ; entra un homme qui, portant des rouleaux de papier peint, demanda dans quelle pièce il devrait travailler. Mme Josse lui indiqua la porte derrière laquelle, « pour le confort de tous », précisa-t-elle, tout se jouerait à huis clos, et tandis que, sous les regards soudain muets quoique béants, il traversait précautionneusement le salon pour l'atteindre : « Je suis si admirative de ces gens qui savent de leurs dix doigts faire autre chose que taper sur un clavier d'ordinateur ; faire, au contraire, des choses réelles », ajouta-t-elle (hasardant un regard furtif sur ma personne), sans peut-être en penser un mot, sans, en tous cas, que

son admiration allât jusqu'à mettre la main – ni même le doigt – à la pâte, en aidant, par exemple, le tapissier chargé de tout son matériel à ouvrir la porte, préférant rester, sans doute pour des questions d'image, prisonnière de son confortable quant-à-soi, fauteuil tout à fait seyant au milieu des cuivres parfaitement astiqués, des meubles sentant l'encaustique, de ces arums assoupis dans des vases de Gallé, et qui vous amenait à cette sorte particulière de langueur et de morgue que provoque le luxe.

« J'ai une amie comédienne qui ne fait que lire des textes à voix haute, eh bien ça a l'air tout bête, mais figurez-vous qu'elle en vit ! On pourrait lui proposer le texte de ce jeune auteur... » C'était Mme Paule qui venait, après un long et gênant silence, de rouvrir le bal des suggestions dont j'étais l'objet.

Entendre parler de moi à la troisième personne, de façon récurrente, obstinée, aérienne et détachée, m'était une expérience nouvelle qui aurait pu me paraître anoblissante si je ne m'étais senti alors comme un petit insecte virevoltant dans la pièce, tenu dans les filets de leur conversation. Mais c'est sans doute avec un port altier, sans qu'aucune des cinq femmes de cette *tea-party* ne me vît, que je regardais un moment par la fenêtre

ouverte – charmé par le grand rocher, à droite, qui bombait fièrement le torse de sa paroi qu’aucun tatouage rupestre pourtant ne décorait, à gauche par la courte pointe d’un clocher – tout en prêtant une attention flottante à leur babillage. Elles avaient beau se connaître depuis des années, avoir filé les liens arachnéens de l’amitié, celle-ci n’allait pas jusqu’à découdre le vouvoiement qui, d’abord par distance, puis, sous l’influence de la maîtresse de maison qui s’était longtemps arrangée dans ce groupe pour en avoir plusieurs membres à la fois en s’adressant toujours à l’ensemble, et quoiqu’elle eût depuis affiné ses adresses, s’était figé par une sorte de paralysie linguale.

Le mutisme auquel j’étais astreint, du reste, me garantissait du risque de glacer leur enthousiasme : ce texte, je l’avais écrit lors d’un séjour de plusieurs semaines dans une maison de santé où l’on « retapait » avec peu de moyens les neurasthéniques dont j’étais. La mort, alors, m’apparaissait comme une solution et mon internement dans cette clinique devait m’en dissuader. Il fallait me sortir de la nostalgie d’une bluette délétère dont la fin était alors toute fraîche ; neutraliser, m’avait-on prescrit, ce romantisme suranné et regarder la réalité en face, « plutôt que loucher sur mon petit doigt derrière

lequel je me cachais » assénait, sans souci de la violence de cette tape dans le dos, le psychiatre, peu psychologue, mais *somatologue* assez convaincu pour vous assommer d'antidépresseurs et d'anxiolitiques.

« Ou alors, pourquoi ne pas mettre sur pied des séquences de lecture ? Des auteurs chevronnés comme E, ou F, pourraient nous dire des passages de leurs livres ! Si c'est court, on peut y inclure ce jeune homme. » Mme Paule plaidait instamment pour l'oralité, sans toutefois que notre hôtesse y prêtât l'oreille, penchée qu'elle était, à sa gauche cette fois, dans un aparté avec Mme Mire qui se pâmait d'admiration pour le « rompre des lances » dont avait usé Mme Josse : « Mais non, Nicole, je ne suis pas un puits de science ; je vous assure qu'avant de connaître cette expression, je ne la connaissais nullement.

– D'ailleurs, peut-être a-t-il autre chose sous le coude ? Quelque chose qui soit plus dans le ton du salon ?.. insistait Mme Paule.

Je n'avais rien écrit d'autre. Après tout, j'étais là, sur les conseils de M. Seulance, le psychologue, pour postuler à l'association en tant que simple membre, sans lorgner du côté de la littérature, ni même être féru de livres, pas plus, du reste, que la moyenne des adhérents dont la plupart, m'avait-il

dit, eussent aussi bien pu s'investir dans un groupe de macramé ou de confection de bougies. Mais si, depuis quelque temps j'allais mieux, c'était parce que, stimulé par la passion que suscitait en moi la découverte d'un écrivain, je consacrais à celui-ci tout le loisir que je passais à lire.

Car des livres d'Eros Plumcrat (pseudonyme, reconnaissable sous le masque anagrammatique de son nom, Lars Computer, peut-être lui-même combinaison nominale d'un autre, auteur s'incarnant, comme un dieu dans ses avatars, dans plusieurs), de ses livres, irradiait une lumière qui vous devenait bien vite familière, suave et chaleureuse et qui, contrairement à ce qui se passe dans les batteries de nos liseuses, restait d'une énergie constante dans le temps de sorte que, en ouvriez-vous un des années après votre dernière lecture, aussitôt ce livre émettait, vibrant directement du texte, la même intensité de rayonnement que si, dans une pièce de votre demeure de campagne oubliée l'hiver, vous eussiez, revenu à la belle saison, simplement poussé le bouton commandant l'éclairage : vous étiez ébloui et chez vous. C'est à peu près en ces termes que M. Seulance, connaisseur féru de Plumcrat, m'avait vanté son talent après m'en avoir, en thérapeute, conseillé la lecture comme

adjuvant de ma cure ; aujourd'hui, alors que – effet ou cause de cet engouement – j'avais, selon l'expression du psychiatre, « repris de la plume de la bête », je ne sortais plus de ma fascination. Cette découverte de Plumcrat, je l'avais faite dès les premières heures de mon séjour à la clinique, et c'est encore dans les brumes de la neurasthénie, opacifiées par les drogues en usage que, d'abord n'y comprenant rien, je fus ensuite, mais progressivement, enivré par les pages que je lisais. Et je me souviens encore de m'être dit, en reposant le livre de cet écrivain disparu un siècle auparavant : « Si les morts peuvent avoir écrit ainsi, alors oui, la mort est enviable. »

« Ah ? Parce qu'il est prévu d'inviter E ? Je veux bien entendre que le public se lasse de ne voir que des auteurs en potiches derrière leurs tables, mais ne me dites pas que cet acteur d'une série télé oubliée, que se refilent tous les supermarchés de France et de Navarre, est un auteur chevronné ! Ah non, par pitié ! Pas plus que F. ! Pardon, mais qu'elle retourne à sa cuisine télévisée ! » Mme Guigue, qui venait de terminer sa lecture et n'avait pas de mots pour la qualifier, semblait compenser la rareté de ses interventions par leur feu, qu'on s'ingéniait alors à éteindre au plus vite.

« Vraiment, c'est ffffameux, c'est très fffin, cette petite histoire d'amour qui tourne si mal. La mélancolie vous y a un de ces rendus ! Et cette promenade dans le cimetièrre, c'est d'un romantisme ! Non, vraiment c'est très... bon » conclut Mme Mire qui, nostalgique de ses premiers feulements, le regard papillonnant, se mit à rougir, comme prise au dépourvu dans sa recherche d'une épithète commençant par « f », frustrée au dernier moment de l'expression superlative de sa conviction que ce que je faisais était bien supérieur aux futilités des faiseurs.

Pendant l'absence à laquelle me condamnait l'entre-soi de leur conversation qui montrait les premiers signes de faiblesse, j'avais eu tout le temps d'observer le paysage par la fenêtre. Des rousseurs ensoleillées avaient passé sur Le Rocher de Neuf Heures alors qu'il en sonnait sept à l'église. Celle-ci plantait la cruelle écharde de son clocher dans la chair alanguie, profane et rose du couchant.

L'épreuve s'achevait ; j'allais pouvoir partir, sur une douceuse impression de malice quant aux égards qu'on m'avait manifestés, de feinte comme on feint, la main vide, de lancer une balle à un chien. Le divertissement, ou plutôt la diversion que ce court après-midi avait apportée à mes

soucis était terminée. Je sortais rembruni, souriant et sonné, désirant plus ardemment que jamais profiter de la lumière bénéfique que diffuserait dès son ouverture un livre d'Eros Plumcrat.



Dominique Drouin
www.scriptosum.fr

